

# Le monde ourlé et le monde liseré

**BERTRAND WESTPHAL**

Université de Limoges. Institut Universitaire de France / France

✉ [bertrand.westphal@wanadoo.fr](mailto:bertrand.westphal@wanadoo.fr)

**RÉSUMÉ.** L'article explore la notion de lisière comme métaphore des frontières et des transitions dans la pensée philosophique et dans l'expression linguistique et littéraire. Il remet en question l'idée binaire d'une frontière qui serait soit fermée, soit ouverte, en proposant un modèle plus nuancé, symbolisé par la porte entrebâillée. À travers l'analyse plurilinguistique de plusieurs concepts et l'analyse et référence à divers œuvres littéraires et auteurs (comme Charles Baudelaire, María Zambrano ou Michel Tournier), l'article montre que les zones liminaires, ou interstitielles, sont des espaces de rencontre et de dialogue entre le même et l'autre. Ces zones offrent des possibilités infinies d'échange, de transformation et d'altérité, en opposition à l'immobilisme des frontières fermées. Cet article appelle ainsi à repenser les limites comme des espaces de connexion plutôt que de division.

**RESUMEN.** *El mundo ribeteado y el mundo bordeado.* El artículo explora la noción de linde o lindar como metáfora de las transiciones en el pensamiento filosófico y en la expresión lingüística y literaria. Cuestiona la visión binaria de una frontera completamente cerrada o abierta, proponiendo un modelo más matizado representado por una puerta entreabierta. A través de un análisis plurilingüístico de varios conceptos y del análisis y referencia a diversas obras literarias y autores (como Charles Baudelaire, María Zambrano o Michel Tournier), el artículo muestra que las zonas liminares o intersticiales son espacios de encuentro y diálogo entre el yo y el otro. Estas zonas ofrecen infinitas posibilidades de intercambio, transfor-

**MOTS-CLÉS :**

lisière ; frontière ;  
altérité ;  
transition ;  
espace liminal

**PALABRAS CLAVE:**

linde; frontera;  
alteridad;  
transición; espacio  
liminar

---

**Pour citer cet article**

Westphal, Bertrand. (2024). Le monde ourlé et le monde liseré. *HYBRIDA*, (9), 13–26. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.9.29496>

mación y alteridad, en contraste con el inmovilismo de las fronteras cerradas. Así pues, el presente artículo aboga por replantear las fronteras como espacios de conexión y no de división.

**ABSTRACT.** *The hemmed world and the bordered world.* The article explores the notion of bordering as a metaphor for transitions in philosophical thought and linguistic and literary expression. It challenges the binary view of a boundary as either completely closed or open, proposing a more nuanced model represented by a half-open door. Through a multilingual analysis of various concepts and references to literary works and authors (such as Charles Baudelaire, María Zambrano, or Michel Tournier), the article demonstrates that liminal or interstitial zones are spaces of encounter and dialogue between the self and the other. These zones offer endless possibilities for exchange, transformation, and otherness, in contrast to the stagnation of closed borders. Therefore, the article advocates for rethinking borders as spaces of connection rather than division.

**KEYWORDS:**  
boundary; edge;  
otherness;  
transition;  
liminal space

Les années passent, l'heure est quelquefois aux souvenirs. A la Faculté de droit, de sciences politiques et de gestion de l'Université de Strasbourg, lors d'un cours de droit auquel j'ai jadis assisté, un professeur avait affirmé, du haut de sa chaire : « Une porte est ouverte ou elle est fermée ». Voilà qui était rondement envoyé ! Du ton péremptoire ou du contenu de cette déclaration, je ne sais ce qui m'avait davantage interpellé. En tout cas, quatre décennies plus tard, cela reste gravé dans ma mémoire, tandis que j'ai tout oublié de ce qui s'était dit pendant ce lointain semestre. Moins inculte, j'aurais compris que le professeur ne visait point à l'originalité. Il savait assurément qu'il citait *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le titre d'un proverbe en un acte de Musset. Alors que le poète badinait et que l'éminent juriste décrétait, le littéraire qui sommeillait en moi se prit à douter. N'y avait-il aucune alternative ? Une porte doit-elle n'être qu'ouverte ou fermée ? Est-elle forcément placée sous l'égide d'un Cerbère qui marque la limite sans jamais réfléchir à ce qu'elle représente ? Et si l'on envisageait au contraire que la porte resterait *entrouverte*, voire, pour les plus frileux, *entrefermée*, ou encore – et c'est ce qui devrait se dire – *entrebâillée* ? Pourquoi s'enfermer dedans ? ou dehors ? Est-ce donc le prix des certitudes et autres vérités assénées ?

De tels questionnements me paraissent aujourd'hui raisonnables, et même salutaires. Ils ont traversé d'autres esprits. En 2016, Remo Bodei, le grand philosophe sarde, avait consacré l'un de ses derniers essais au concept de *limite*. Voici ce dont il s'avisait : « Lorsque les philosophies et les États veulent assujettir tout le monde à des éthiques et lois fondées sur des valeurs universelles et absolues granitiques, tout en se révélant incapables d'articuler la compréhension concrète des cas particuliers, lorsqu'ils font feu de tout bois pour condamner les intentions et les actes des gens, ils ne tiennent pas compte du fait qu'il n'existe pas d'espace homogène pour les vérités morales [...] »<sup>1</sup> (p. 118). Tout espace est par définition composite et transgressif. Toute vérité qui prétend remettre en cause la nature hétérogène de l'espace cesse d'être une vérité. Face au huis clos, on s'immobilise et on s'éternise ; on finit par renoncer ou s'asphyxier. Tout au long de son œuvre, Kafka nous a appris que stationner devant une porte fermée ne conduit à rien. Certes, sur le mode existentialiste, on pourrait se résoudre à enfoncer cette porte ; on s'engagerait alors dans la brèche ; pour autant, s'en trouverait-on bien avancé ? A l'inverse, confronté à une porte ouverte, on entrerait sans coup férir, on

---

<sup>1</sup> « Quando le filosofie e gli Stati vogliono sottoporre tutti a etiche e a leggi fondate sui granitici valori universali e assoluti, ma incapaci di articolarsi nella concreta comprensione dei casi particolari, quando fanno di ogni erba un fascio nel condannare le intenzioni e gli atti delle persone, non tengono conto del fatto che non esiste uno spazio omogeneo di verità morali [...] ».

progresserait l'air dégagé. Cela pourrait mener loin, trop même – nulle part ? Où s'arrête l'ouverture ? Auteure d'un recueil intitulé *Géographies de steppes et de lisières*, Anna Milani, poétesse italienne de langue française, écrivait voici peu : « Je voulais construire une maison de lumière, tout était réuni pour que le chantier commence, les maçons s'adonnaient au travail avec ardeur et compétence, mais à chaque visite je commandais davantage d'ouvertures, jusqu'au jour où du projet il ne resta que des fenêtres » (Milani, 2022). Ouvertes, bien sûr. Non, décidément, un monde fait exclusivement de portes et de fenêtres ouvertes ou fermées ne me semble guère exaltant. Alors, contrevenant à l'affirmation du juriste strasbourgeois, ne conviendrait-il pas d'imaginer un espace intermédiaire qui, sur l'emplacement d'une porte, serait le *seuil* ? Je crois qu'à l'abord des lisières ou des orées, mais aussi des littoraux et des estrans, ou encore des limbes, et combien d'autres espaces intercalaires ou liminaires, il faut se faire une raison : parfois, les portes sont entrebâillées. A la différence de mon professeur d'antan, une profusion de juristes se rangent à cette opinion, comme j'ai fini par le comprendre. Dans le vrai monde, les bipolarisations sont rares, à l'inverse des simplifications hâtives. Selon Bodei, le franchissement et la projection vers l'inconnu constituent l'une des caractéristiques dominantes de l'âge moderne. Le contemporain est dévolu à l'aventure, *ad ventura*. Dès lors, les entre-deux abondent. Ce sont eux qui importent et nous font goûter aux joies de l'existence.



Passons à un autre constat, qui nous rapproche de la lisière et de ses singularités. Le français est une langue juridique et poétique, certes, mais c'est aussi une langue tisserande. Rien ne lui plaît tant que d'entrelacer les écrits et les lieux à la faveur d'un vocabulaire textile. « Orée », « lisière », « bande », « cordon », et combien d'autres... Cette prédilection se manifeste dans le traitement des bordures et, en général, des zones liminaires. Il est maints exemples de jointures de cette sorte, en particulier dans le domaine vestimentaire. Il me vient immédiatement à l'esprit l'habit d'arlequin. On sait que celui-ci est fait d'un assemblage de losanges hétéroclites et bariolés ; cependant, malgré son aspect poétique, je doute qu'il figure l'illustration la plus pertinente du concept de lisière. S'il naît d'un aboutement sans égal, l'habit d'arlequin engage avant tout une vision territoriale, un tout, aussi souple soit-il. Il est surface pleine et entière et reflète un monde qui vient de se créer en toute spontanéité ; il diffracte une joyeuse et insolente beauté ; il démontre, si besoin était, l'infinie diversité des points de vue. Matériel, l'habit d'Arlequin exprime une libération à l'égard des normes imposées. De-ci, de-là, mais dedans, toujours dedans, il incarne le triomphe des clairières, des espaces affranchis de la pesanteur des tracés. Or c'est aux extrémités que le tissu et le lieu nouent leur relation la

plus frappante, là où l'état des choses se met à flotter, là où l'on affronte le clivage entre le dedans et le dehors. Si l'habit d'arlequin souligne la nature substantiellement composite d'un agencement territorial, d'une surface de référence, l'*orée* et la *lisière* – car c'est bien elles que nous évoquons ici – pointent une limite quasi-immatérielle entre des entités ou des écosystèmes distincts et achoppant parfois. L'*orée* et la *lisière* sont des figures de la transition, comme le seraient la bande de terre et le cordon littoral, qui mériteraient une méditation à part (comme la clairière, d'ailleurs). Autant qu'Arlequin, l'*orée* et la *lisière* convoquent Janus qui regarde devant et derrière lui. En quelque sorte, elles abritent un possible dialogue entre le dieu biface et le serviteur masqué. Et quel dialogue ce serait !

Il vaut certainement la peine de s'arrêter un instant sur le cheminement lexicographique que l'*orée* et la *lisière* ont opéré depuis qu'elles sont entrées dans l'usage commun de la langue française. L'ancêtre de l'« orée », en latin, est *ora*, *orae*, qui indique la limite d'une surface et notamment la bande de terre qui borde la mer, c'est-à-dire le « littoral ». *Ora* avait suscité un diminutif, *orula*, qui déboucha sur *orilla*, en espagnol. Quant à l'italien, il renonça à cet étymon pour qualifier un espace marginal. On notera par ailleurs que si l'espagnol s'inscrit dans le droit fil du latin, il n'en va pas de même du français pour qui l'*orée* se réfère bien moins aux étendues aquatiques qu'à la limite d'un champ et, surtout, à celle d'un bois.<sup>2</sup> Ceci dit, toujours en français, *orula* ne demeura pas lettre morte, puisque ce mot est à l'origine de l'*ourlet* et de l'*orle*. L'*ourlet* délimite un vêtement, une manche, par exemple, tandis que l'*orle*, qui s'est d'abord installé dans le langage de l'héraldique, peut informer le trait qui marque la limite d'une carte géographique. En italien, l'*ourlet* est l'*orlo* ; il signale aussi un bord en surplomb, vaguement dangereux. Ainsi un verre est-il susceptible de se trouver sur l'*orlo del tavolo*, au bord de la table et trop près de ce bord, et une âme inquiète sur l'*orlo del abisso*, au bord de l'abîme. En espagnol, *orilla* a beau recouvrir le sens d'*ourlet*, d'autres mots sont d'un usage bien plus courant (*dobladillo*, etc.). Ce bref survol a de quoi laisser perplexe. Si *ora* et *orula* ont produit divers échos en français, en espagnol et en italien, le recours à ces étymons est hétérogène et la distribution sémantique qu'ils ont occasionnée est passablement aléatoire. C'est en tout cas en français que le lien entre liminalité textile et environnementale paraît le plus net.

---

<sup>2</sup> Anciennement, le distinguo était moins prononcé. En 1690, voici la définition que Antoine Furetière donnait de l'« orée » dans son *Dictionnaire universel* : « Le bord d'un bois. On se met à l'affust à l'orée d'un bois, On dit aussi l'orée de la mer, pour le bord de la mer, & l'orée d'un banc de sable, qu'on appelle autrement escore. Et généralement il a esté dit du bord de quelque chose. Ce mot vient de *orata*, qui a esté fait de *ora*, comme *montée* de *montata*, & *vallée* de *vallata*. [Gilles] Ménage ».

On pourrait ajouter une touche de complexité à cette constellation sémantique. En effet, le latin *ora* avait lui-même pris appui sur le grec ὄρος, dont le sens était grosso modo analogue. Ce mot demeura longtemps effacé des mémoires. Au terme d'un cheminement savant, ὄρος fit son retour pour, dans bien des langues européennes, inspirer le mot *horizon*. Personnellement, je trouve extraordinaire qu'il ait fallu attendre la Renaissance pour que l'horizon entre dans le lexique, car cette absence indiquait une lacune conceptuelle. On tarda énormément avant d'éprouver le besoin d'inclure ce fil dans le champ visuel, ontologique – et par conséquent lexical – de l'*homo europaeus*. Dans un très bel essai intitulé *La agonía de Europa*, María Zambrano s'interroge sur le destin du continent après la guerre civile espagnole et alors que la Seconde Guerre mondiale fait rage. Évitant de sombrer dans un pessimisme radical, elle consacre un chapitre de son livre à la *esperanza europea*. Elle se livre alors à une méditation sur la conception du temps augustinienne et la notion des « deux mondes », l'un incarné par le foyer et l'autre par la Ville idéale. Cet entre-deux, au sein duquel l'individu est brinquebalé, ouvre chez elle la notion d'*horizon*, qui se rapporte à l'au-delà où surgirait la Ville idéale (*Civitas Dei*). L'horizon substantive l'intranquillité historique (*ansia histórica*) de l'individu. Voilà pourquoi, toujours selon María Zambrano (2016/2023, p. 114), « en Europe, l'histoire est plus histoire que partout ailleurs, en raison de l'importance décisive de l'horizon, de la foi en ses propres rêves qui correspond au désir de se surpasser ».<sup>3</sup> Le raisonnement de la grande philosophe est irréfutable, mais l'« horizon » n'aurait su figurer dans l'œuvre d'Augustin d'Hippone. Il était trop tôt, bien trop tôt. Au xvi<sup>e</sup> siècle encore, Marc-Antoine Muret, humaniste limousin, s'était senti dans l'obligation d'expliquer en bas de page le recours au mot « horizon » dans un sonnet de Pierre Ronsard (1999, p. 91-92).<sup>4</sup> Même pour un public averti, le terme restait déroutant, et nous étions en 1553 ! De fait, l'horizon, qui indiquait la limite – et, plus tard, la *limite à franchir* – fit son apparition dans le vocabulaire européen en même temps que le *paysage*. On venait enfin de consacrer une certaine attention à l'horizontale du monde. On notera au passage qu'en Chine où, pourtant, la peinture paysagère relevait d'une tradition ancienne, on n'avait pas réservé un meilleur sort à l'horizon qu'en Europe. Au xix<sup>e</sup> siècle, *dipíngxiàn* a calqué le japonais qui, lui-même, avait adapté à sa

---

<sup>3</sup> « La historia es más historia en Europa que en otra parte, por esta importancia definitiva del horizonte, por la creencia en los propios sueños que corresponde al afán de salir de sí ».

<sup>4</sup> Pour le commentaire de Muret, dont voici le début : « De l'horizon. En quelque lieu que nous soions au decouvert, il semble que nous voions comme un cercle, qui de tous côtés arreste et acheve nôtre veue. Tels cercles sont nommés en Grec Horisons ».

guise l'*horizon* européen. En d'autres termes, la limite marquée par l'horizon n'a été conceptualisée qu'à partir du moment où le monde cessait d'être univoque. Le lexique de la « limite à franchir » formule le constat du divers et le besoin d'en faire l'épreuve.

Pour en revenir à ce qui apparente le bord textile et la bordure spatiale, on constate dans le cas de *liseré* et de *lisière*, une proximité du même ordre qu'entre ourlet et orée. Selon les dictionnaires spécialisés, l'étymologie de « lisière » est incertaine. Elle ne dérive pas du latin, comme l'« orée », mais sans doute du bas francique \**lisa*, qui est l'« ornière » ou la « voie ». A titre d'exemple, en allemand contemporain, *Gleis*, qui partage probablement le même étymon que lisière, signifie « voie ferrée ». On note au demeurant que le français *lisière* ne connaît pas d'équivalent exact en italien ou en espagnol. Point d'influence germanique, en l'espèce. Comme il arrive assez régulièrement, le français donne l'impression de se situer sur une ligne de partage linguistique entre nord et sud de l'Europe, entre est et ouest. N'oublions pas que le français est une langue particulièrement hétérogène qui a fait feu de tout bois, à la lisière des massifs linguistiques, serait-on tenté d'ajouter. En espagnol, le *lindero* présente une concordance de sens avec la lisière, mais il s'agit d'un diminutif de *linde* désignant la limite entre deux terrains, qui lui-même renvoie au très classique *limes*, *limitis* latin. María Zambrano a donné une lecture stimulante de cette « limite » viscéralement instable, dont la perception dépend du point de vue et de la marche de l'Histoire, comme le lui a appris la lecture de saint Augustin. Afin d'exposer sa pensée, la philosophe andalouse s'appuie brièvement sur l'exemple de textes littéraires qui, à l'instar des *Fleurs du mal* ou des *Chants de Maldoror*, ont d'abord été condamnés avant d'avoir contribué à élargir ce que nous appellerions l'« horizon d'attente » des lecteurs. Voici ce qu'elle écrit, activant ce que l'on qualifierait volontiers de « pensée liserée », de *pensamiento lindero* : « C'est l'humain, l'humain qui grandit, qui atteint ses propres limites. C'est l'expression qui descend jusqu'aux dernières limites (*linderos*), aux confins du lieu où l'humain cessera de l'être, où les profondeurs abyssales du cœur humain cesseront de voir à force d'être élimées les strates où l'homme cesse d'être homme » (Zambrano, 2016/2023, p. 131).<sup>5</sup> C'est donc au *lindero*, à la lisière, que se produit le passage d'une forme d'humanité à une autre, non sans péril. Pourtant, à l'origine, le liseré, aussi bien que la lisière et le *lindero*, sont loin d'alimenter une isotopie philosophique. De même

---

<sup>5</sup> « Es lo humano, lo humano que crece, que llega ya a sus propios límites. Es la expresión que desciende hasta los últimos linderos, bordeando el lugar en que lo humano va a dejar de serlo, en que los fondos abismales del corazón humano van a dejar de ver a fuerza de ser raídos los estratos donde el hombre ya no lo es ».

que l'ourlet entretient une relation étroite avec l'orée, le « liseré » naît par analogie de la lisière. Sur un plan matériel, c'est la pièce de tissu qui borde un vêtement. Dans le détail du vocabulaire textile, cette bordure tend à introduire un contraste de couleur. En d'autres termes, le liseré est plus frappant que l'ourlet. Sa nature d'artefact est soulignée. Pour rendre justice à l'italien, qu'il serait dommage d'oublier, il est à remarquer que la *cimosa* (ou *cimossa*) n'entretient aucune espèce de relation philologique avec le « liseré », son équivalent français. Néanmoins, l'étymon trouve encore une fois sa place dans l'espace naturel : en latin, *cimussa* est associé au cordon, à un lien fait de brins entrelacés.



De toute évidence, c'est un lexique compatible avec des représentations spatiales qui a permis aux tisserands d'affiner leur vocabulaire. En retour, celui-ci a permis de mieux définir les aléas de la limite spatiale. On ne passe pas d'un lieu à l'autre selon des modalités univoques. La transition entre un lieu et un autre génère bien plus de nuances que le bord d'un vêtement. Par ailleurs, comme nous l'avons constaté, d'une langue à l'autre – le nuancier étant ici limité à trois langues néo-latines –, les variations autour du thème abondent et souvent se complètent ou diffèrent. Bien entendu, de multiples questions restent en suspens, auxquelles il est fort délicat, voire impossible, de répondre, que l'on soit lexicographe ou, comme moi, qu'on ne le soit pas. Elles relèvent d'une forme de curiosité à l'égard de ce que l'on pourrait qualifier d'esprit de la langue, surtout en matière spatiale. En l'occurrence, on assiste à l'ébauche d'une rencontre entre la géocritique et la philologie, entre un génie des lieux qui serait filtré par l'esprit de la langue. A partir du moment où l'on admet que la langue est pragmatique, on se demanderait volontiers quels critères ont présidé aux variations que nous venons d'inventorier. Avaient-ils un fondement logique ? Comportent-ils une part d'aléatoire ? Ainsi, 1) pourquoi, à l'intérieur d'un même groupe linguistique (les langues dérivées du latin, par exemple), observe-t-on un si grand nombre d'occurrences différentes pour indiquer des notions de limite similaires et 2) pourquoi, à l'intérieur d'une même langue, notamment en français, de si nombreuses variations interviennent pour qualifier la limite ? Je ne dispose pas des compétences suffisantes pour prétendre donner de réponse fiable, mais cela ne m'empêchera pas d'avancer l'une ou l'autre hypothèse.

En ce qui concerne la première question, je me borne à dresser un constat : quand le lexique de la « limite » entre en jeu il est frappant que le français, l'espagnol et l'italien bifurquent à un tel point. Tel n'est pas le cas pour d'autres isotopies. C'est encore une fois une référence hispanophone qui se présente à moi. On parle parfois de politique des petits pas, mais il y a aussi la politique des pas de côté. Peut-être est-



ce justement la prise de distance qui permet de mieux comprendre le domaine de la présente étude, la francophonie. Restons au-delà des Pyrénées – du point de vue d’un observateur français. Au début de *La España vacía*, dans son édition de 2022 (p. 29), Sergio del Molino se souvient d’un repas consommé dans une taverne galloise. Comme on avait omis de lui donner une fourchette, il allait appeler le serveur, mais, soudain, il s’était rendu compte qu’il avait oublié la manière de dire « fourchette » en anglais. Et de commenter : « Il est absurde de ne pas savoir comment dire ‘fourchette’ dans une langue européenne, car quelle qu’elle soit c’est le même mot dans presque toutes »,<sup>6</sup> à une exception près – *tenedor* – qui se manifeste dans sa propre langue, l’espagnol. Pour Del Molino l’explication coule de source. L’usage de la fourchette a été introduit en Espagne tardivement et devait marquer l’excellence du commensal. Il était donc hors de question de se servir d’une *petite fourche* qui aurait connoté un vocabulaire rural : « Le castillan est la seule langue qui appelle *tenedor* la fourchette parce que ses locuteurs cultivés et urbains, ceux qui établissent la norme linguistique, ne supportaient pas l’idée d’utiliser un nom agricole pour quelque chose d’aussi raffiné »<sup>7</sup> (Del Molino, 2016/2022, p. 33).

Si, à la notable exception de l’espagnol, la fourchette entretient, d’une langue néo-latine à l’autre, une relation apaisée avec l’étymon *furca*, il en va tout autrement de l’orée ou de la lisière. Visiblement, la délimitation du territoire au centre duquel trônait la table de banquet revêtait plus d’importance que la dénomination des couverts. Comme nous l’avons vu, l’orée est tellurienne en français, la *orilla* est aquatique en espagnol et l’italien prive *ora* de toute extension spatiale. Quant à la nuance que la *lisière* est censée apporter, elle est spécifiquement française ; l’espagnol et l’italien se contentant d’équivalents pour exprimer le concept. Qui plus est, si la lisière est généralement associée à la forêt, la forêt elle-même a été perçue comme une limite. Dans une récente conférence donnée à Limoges (Westphal, 2024), j’ai passé en revue l’évolution du lexique de la forêt dans les trois langues retenues ici. Alors que la lisière procède du bas francique, la forêt est issue d’une version très tardive du latin. Durant le haut Moyen Âge, on avait accolé l’adjectif *forestis* (dérivé de *foris*) au latin classique *silva*, comme pour mieux indiquer qu’il y avait des forêts *extérieures*, ce qui transformait la lisière en une sorte de limite au carré. Accessoirement, on notera que si l’italien et le français recourent, depuis que ces

---

<sup>6</sup> « Es absurdo no saber cómo se dice tenedor en cualquier lengua europea porque es la misma palabra en casi todas ».

<sup>7</sup> « [...] el castellano es el único idioma que llama tenedor al tenedor, porque sus hablantes cultos y urbanos, los que marcan la norma del idioma, no soportaban la idea de usar un nombre agrícola para algo tan refinado ».

langues se sont fixées, aux termes *foresta* et *forêt*, le castillan privilégie *bosque*, le portugais *floresta* (la *flor* étant venue se greffer sur la *foresta*) et le roumain *pădure*, qui dérive du latin *palus*, *paludis*, le « marécage ». Si, dans la genèse de ces mots, le vocabulaire textile est souvent présent, le vocabulaire environnemental, lui, l'est toujours. La limite est relative ; elle est tributaire d'une géographie et/ou d'une métaphorisation textile qui souligne sa matérialité.

J'en arrive à la seconde question qui portait sur les variations de ce champ sémantique à l'intérieur d'une même langue. Concentrons-nous sur le cas d'espèce du français. J'avoue sans ambages qu'il m'est impossible de distinguer a priori et formellement l'« orée d'un bois » de la « lisière d'un bois ». A vrai dire, je ne suis pas seul à me trouver dans l'embarras : la plupart des dictionnaires définissent un terme à l'aide de l'autre, comme s'ils étaient interchangeables, tout en privilégiant « lisière », manifestement considéré comme plus moderne.<sup>8</sup> Pour moi, l'un et l'autre syntagmes expriment une limite, tantôt poreuse (le seuil), tantôt étanche (la frontière). Si les deux termes coexistent, c'est sans doute qu'à l'origine ils exprimaient une nuance, puisque, répétons-le, notre usage de la langue est par nature paresseux (ou économe). Quelle nuance ? Dès lors qu'il y en avait une, je présume qu'on envisageait une différence de qualification de ce seuil. Le lexique des tisserands parvient peut-être à préciser les choses. Prenons le cas de l'orée qui, comme nous le savons, est apparentée à l'ourlet. L'orée et l'ourlet présentent-ils une similitude structurelle ? Concrètement, ce dernier équivaut à la limite d'une pièce d'étoffe dont l'extrémité est repliée sur elle-même. Il est peu visible ; plutôt rares sont les vêtements qui sont pourvus d'un ourlet dépassant quelques centimètres. Par ailleurs, pour en faire un, point n'est besoin d'une étoffe autre. Seul est nécessaire le fil qui permet de le coudre. Par analogie, serait-on fondé à croire que l'orée en fasse de même, autrement dit qu'elle dénote une limite caractérisée par le repli du même sur le même ? Dans cette hypothèse, toute perspective extérieure serait effacée. L'orée serait effectivement la limite d'un territoire replié sur lui-même, c'est-à-dire un lieu par essence autarcique. La figuration de la lisière me paraît sensiblement plus complexe. Selon les dictionnaires,

---

<sup>8</sup> A titre d'exemple : 1) *Larousse.fr* : « Orée = Littéraire. À l'orée d'un lieu, à la lisière, en bordure d'un lieu, en particulier d'un bois, d'une forêt » (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/orée/56383>, consulté le 16 août 2024); 2) *Le Robert.com* : « Lisière = Partie extrême (d'un terrain, d'une région). → bord, bordure, limite. La lisière d'un champ, d'une forêt. → orée. À la lisière du bois » (<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/lisiere>, consulté le 16 août 2024); 3) *CNRTL* : « Orée = XIII<sup>e</sup> siècle. Emprunté du latin *ora*, 'bord, extrémité', lui-même dérivé de *os*, *oris*, « bouche ». Lisière, bordure. Il parvint à l'orée du bois. L'orée d'une futaie » (<https://www.cnrtl.fr/definition/or%C3%25%20A9e/0#:~:text=Commencement%2C%20d%C3%20d%C3%A9but.,203>, consulté le 16 août 2024).

la lisière vestimentaire introduit un élément de contraste par rapport à l'étoffe première. Pour le Larousse, cette lisière est assimilée au « bord longitudinal d'une pièce d'étoffe, parfois d'une armure différente et souvent d'une autre couleur que le reste de la pièce ».<sup>9</sup> Le liseré est synonyme de la lisière, au sens tisserand du terme. Par principe, il introduit une nouveauté, un élément extrinsèque : une ganse, un passepoil, etc., ou, pour le moins, un contraste chromatique. Contrairement à l'ourlet, le liseré pointerait l'hybride, la rencontre avec un monde intégrant la diversité. Par là même, la lisière naturelle constituerait un seuil poreux voire ouvert sur l'hétérogène et non une frontière étanche signifiant une vision monotone de l'environnement. En d'autres termes, à l'orée qui correspondrait au *limes* on opposerait une lisière associée au *limen*.



D'abord intuitive, cette dichotomie tend à s'éclaircir. Elle reflète la perception originelle de la limite. De toute évidence, celle-ci – surtout l'orée – était censée se refermer sur un ensemble perçu comme homogène. On notera subsidiairement que si l'horizon a tardé à entrer dans le champ de perception de l'individu, c'est tout bonnement qu'au lieu de pointer un quelconque *plus ultra*, comme il le fait depuis la Renaissance, il s'en tenait à matérialiser une ligne de clôture ontologique. N'oublions pas que dans la géographie commune des Grecs, l'Océan n'était pas une vaste mer, mais un fleuve qui faisait le tour du monde. Il s'agissait du fleuve Océan, délimité par un horizon qui n'avait pas encore de nom. On retrouve cette conception introvertie du monde dans les premières ébauches de cartes médiévales – la plus connue étant la carte TO qu'Isidore de Séville consigna dans ses *Etymologies*, au VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. La géographie et les paysages mentaux se répondent inéluctablement. Baudelaire (1857/1975) aurait peut-être ajouté qu'ils correspondent « comme de longs échos qui de loin se confondent / dans une ténébreuse et profonde unité ». L'orée ressemble beaucoup à une bande de terre densément arborée où apparaît une masse d'ombres confuses mais compactes. Elle pointe la limite au-delà de laquelle se déploient le *limes* des légions romaines, l'*ultima tellus* d'Ovide, le *finis terrae* de Lucius Florus. Elle circonscrit la *selva oscura* de Dante et les bois de la fable peuplés de loups et de créatures étranges et inquiétantes... Arrive néanmoins le stade où la fracture entre les espaces se réduit. La synthèse est inexorable ; elle fabrique la vie en société. On déterritorialise, on reterritorialise, sans cesse, toujours à la limite, toujours à la lisière.

---

<sup>9</sup> Voir <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lisi%C3%A8re/47395> (consulté le 21 août 2024)

Dans *Qu'est-ce que la Philosophie ?*, Gilles Deleuze et Félix Guattari ont décrit avec beaucoup de grâce et d'acuité l'instant où, intervenant, la rupture s'apprête à être surmontée, reterritorisée *autrement* : « Il y a, à tel moment, un monde calme et reposant. Surgit soudain un visage effrayé qui regarde quelque chose hors champ. Autrui n'apparaît ici ni comme un sujet ni comme un objet, mais, ce qui est très différent, comme un monde possible, comme la possibilité d'un monde effrayant. Ce monde possible n'est pas réel, ou ne l'est pas encore, et pourtant n'en existe pas moins : c'est un exprimé qui n'existe que dans son expression, le visage ou un équivalent de visage » (Deleuze & Guattari, 1991, p. 22). Le monde en apparence calme et reposant du *jour d'avant* est en réalité le monde de l'autarcie et du recroquevillement. Délimité par une orée, c'est le monde du même replié sur le même, un monde *ourlé*. Dans un premier temps, le surgissement du visage, à l'extérieur, par-delà l'orée, est de nature à induire une dose d'effroi dans le territoire. N'oublions d'ailleurs pas que le territoire, surtout lorsqu'il se ramène au *terroir*, entretient un lien – que l'étymologie conforte – avec la *terreur* (ce que Deleuze et Guattari avaient bien vu). En somme, le territoire statique abrite le royaume de la peur. C'est par exemple le lieu des fables de Perrault et des frères Grimm.

En 2016, furent publiés les actes d'un colloque qui s'était tenu à Cerisy-la-Salle quatre ans plus tôt et qui avait été consacré aux *Lisières de l'autofiction* et à leurs « enjeux géographiques, artistiques et politiques ». Sur la couverture du volume, Arnaud Genon et Isabelle Grell, les directeurs scientifiques, avaient pastiché non sans humour l'entrée d'un dictionnaire pour définir ce qu'ils entendaient par « lisière ». Dans une acception essentiellement autofictionnelle, la déclinaison de la lisière est pour eux triple. Il s'agit d'un espace d'incertitude et d'interprétation, où « assumer une parole qui soit validée des deux côtés de la frontière » ; il s'agit d'un « espace d'exposition » ; il s'agit enfin d'une « zone frontière où l'on peut tout dire ». La lisière et son au-delà se définissent d'abord comme un espace où s'exerce une absolue liberté d'expression. Compte tenu des attendus du colloque normand, l'angle privilégié était celui d'une subjectivité et d'une parole mises en scène (celle de l'autofiction). Il semble néanmoins qu'il manque à cette définition tripartite un accès plus franc au concept d'altérité, que Deleuze et Guattari déjà avaient appelé de leurs vœux. Selon moi, la reconnaissance de la « lisière » est justement subordonnée au surgissement d'Autrui dans le paysage intime, mental ou géographique du sujet et à l'acceptation de sa part que cet Autre ait une opinion autonome et (re)constructive. La lisière est avant tout l'espace dévolu à la rencontre d'un Je et d'un Tu, c'est-à-dire de deux entités dont le contact réduira la distance, ou l'annulera. La lisière annonce un monde possible.

Afin de cartographier le monde possible qui résulterait de la conjonction en lisière, Deleuze et Guattari ont retenu l'exemple de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Dans ce célèbre roman de 1967, Michel Tournier avait fait en sorte que la situation narrative initiale répercute un déséquilibre extrême. Pour ce faire, il avait ressuscité, en pleine période de décolonisation, le mécanisme colonial cristallisé dans la relation classique entre Robinson Crusoé et Vendredi, « Même » et « Autre » par excellence. Déjà amorcé par Defoe, le rétablissement progressif de l'équilibre entre les deux personnages devient l'un des enjeux principaux du roman de Tournier. Si l'issue favorable est envisageable, malgré l'idiosyncrasie colonialiste du naufragé anglais, c'est parce que, dans les *limbes* du Pacifique, loin de toute constriction sociale et donc conventionnelle, s'ouvre une *lisière* où le même s'abstient de revendiquer son inexorable, pour ne pas dire son indécrottable mêmeté. Dans leur introduction au volume collectif issu de la décade de Cerisy, Genon et Grell (2016, p. 6) notent que « l'intimité allant toujours main dans la main avec l'extimité, cette lisière [...] pousse chacun à communiquer sur son monde intérieur pour favoriser, par cette interaction, la création d'une intimité plus riche ». Si je ne m'abuse, il s'agit en l'espèce du seul renvoi direct à la notion de lisière que leur texte opère. Comme il arrive fréquemment des métaphores spatiales réputées obvies, leur définition semble aller de soi. Il conviendrait cependant d'accorder une attention accrue à l'extimité, que Jacques Lacan s'était efforcé de définir jadis, mais aussi, et plus grande encore, aux échanges entre Robinson Crusoé et Vendredi. L'intimité n'est pas nécessairement celle de qui l'on croit. Tout est question de point de vue. Tout est question d'orientation à partir de cette fausse limite – et de ce vrai pivot – que signale la lisière.

Seuil et non plus limite absolue, ou frontière étanche, la lisière autorise la prise en charge simultanée d'un dedans et d'un dehors. Mieux, elle se mue en théâtre d'une interaction. Mentionnant *Limite* de Remo Bodei, tout au début de ma réflexion sur la notion de lisière, j'ai interrompu la phrase citée, souhaitant garder sa chute pour la bonne bouche. Le moment est venu de la compléter. Après avoir contesté la nature homogène des espaces réservés aux vérités morales, Bodei (2016, p. 118) ajoute, sur le mode adversatif, qu'il existe « un espace complexe, caractérisé par une pluralité de valeurs spécifiques en réseau où l'on se mouvra de manière 'synaptique' afin de les relier à des contextes plus amples ». Et voilà que la porte s'ouvre ou s'entrouvre sur de nouvelles portes, une enfilade de portes, comme si les seuils et/ou lisières qu'elles accueilleraient étaient interconnectés au sein d'un vaste réseau. Encore une fois, la lisière permet d'entrevoir le monde possible que Deleuze et Guattari ont évoqué. Elle incite l'observateur à se pencher à l'extérieur du territoire ou de l'ensemble de référence ;

elle entrebâille la porte sur une altérité ; elle introduit une « poétique de la relation », comme aurait dit Edouard Glissant, et par conséquent une nouveauté, une modification du code et de la norme. La dynamique qu'elle inspire transforme le monde en un *monde liseré* fort de toutes les variations amenées par le divers, l'hybride, le possible. Sous un angle géocritique, ce monde est régi par une transgressivité sans borne qui le fait évoluer, contrairement au *monde ourlé*, qui se caractérise par la stase et les crispations identitaires.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bodei, Remo. (2016). *Limite*. Il Mulino.
- Milani, Anna. (2022). *Géographies de steppes et de lisières*. Cheyne Editeur. <https://www.cheyne-editeur.com/livre/productidn/1769751/geographies-de-steppes-et-de-lisieres-anna-milani>
- Zambrano, María. (2016/2023). *La agonía de Europa* (Texte édité par María Luisa Maillard). Alianza Editorial.
- Ronsard, Pierre de, et Muret, Marc-Antoine. (1553/1999). *Les Amours, leurs Commentaires* (Texte de 1553 édité par Christine de Buzon et Pierre Martin). Didier Érudition.
- Del Molino, Sergio. (2016/2022). *La España vacía*. Alfaguara, coll. Narrativa Hispánica.
- Westphal, Bertrand. (05-08 juin 2024). *Une promenade dans la fiction des bois et d'ailleurs*. Peregrino transparente de Juan Cárdenas [Conférence d'ouverture]. 41<sup>e</sup> Congrès international des Hispanistes de la SoFHIA, Limoges, *La forêt dans les mondes hispaniques et ibéro-américains*, sous la direction de Cécile Bertin, Diane Bracco et Thomas Faye (à paraître in *HispanismeS—Revue de la Société des Hispanistes Français*).
- Baudelaire, Charles. (1857/1975). Correspondances. In Claude Pichois (Éd.), *Les Fleurs du mal (Spleen et idéal)*. Œuvres complètes (tome 1). Gallimard, coll. La Pléiade.
- Deleuze, Gilles, et Guattari, Félix. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?* Les Éditions de Minuit.
- Genon, Arnaud, et Grell, Isabelle. (Dir.). (2016). *Lisières de l'autofiction. Enjeux géographiques, artistiques et politiques*. PUL.

**Bertrand Westphal** est professeur de littérature comparée à l'Université de Limoges et membre sénior de l'Institut Universitaire de France (chaire fondamentale de géocritique). Il a conçu la géocritique, qui est aujourd'hui l'une des principales approches théoriques des représentations de l'espace littéraire et artistique. Il est l'auteur de plusieurs essais parus aux éditions de Minuit, dont la plupart sont traduits en diverses langues : *Atlas des égarements* (2019), *La Cage des méridiens. La littérature et l'art contemporain face à la globalisation* (2016), prix Paris-Liège 2017, *Le Monde plausible. Lieu, espace, carte* (2011); *La Géocritique. Réel, fiction, espace* (2007). En 2022 a paru *L'Infini culturel. Théorie littéraire et fragilité du divers* (Brill). Bertrand Westphal travaille actuellement à une lecture géocritique de la *world literature* et des littératures francophones. Il s'intéresse par ailleurs aux intersections possibles entre géocritique et écocritique. Il est également spécialiste de street art, une pratique qui se situe au carrefour des espaces (généralement urbains) et de l'esthétique.